

André Malraux ou *L'impératif du mensonge*

Les Ministres ont enterré monsieur le Ministre; les orphéons ont remballé. La mort a démaquillé le vieux cabot du destin — pour mettre à nu une œuvre où circule notre sang. Et nous voilà le cœur battant devant ce frémissement de mots qui pourraient être d'aujourd'hui, et où s'épelaient déjà, bien avant notre naissance, nos raisons de mourir et notre mal à vivre. L'esbroufeur faisait-il de l'ombre au romancier, et les transes du rhéteur au clinicien du réel? Ou bien avons-nous, pour dégonfler l'enflure, trop négligé ce souffle? Nous : ses débiteurs, ses détracteurs, tout farauds d'avoir laissé l'Ancêtre sur le bord de la route, seul avec ses fantômes, loin derrière, et qui le retrouvons maintenant, au détour le tant de pages, devant nous... Le fantôme de Malraux n'a pas fini de nous précéder sur les brisées de notre histoire, sur les brisures de notre espoir.

Nous nous étions trompés sur le compte de Malraux vivant, et notre seule excuse c'est que Malraux aussi. Sa biographie fut l'objet de tous ses soins, la part qu'il jugeait capitale de lui-même, la plus propre à nous fasciner. Est-ce notre faute si elle nous apparaît à présent comme sa part de comédie? Trop bon public, mauvais lecteurs, nous étions naïvement entrés dans son jeu, et avons pris l'acteur au mot — pour l'homme d'action qu'il disait être. Tant de mal pour écrire sa vie sur du sable! Cette enfilade de trucages et de châteaux en Espagne, qu'on appelle sa légende, le vent l'emporte déjà. Godiches aveuglés par les feux de la rampe, il nous a bien fallu découvrir un jour que le fameux commissaire du Kuomintang dont *Les Conquérants* racontaient les souvenirs n'avait jamais mis les pieds en Chine continentale; que l'insurrection dont rend compte *La Condition humaine* fut une escale touristique à Shanghai au cours d'une croisière de vacances; que le chef de l'escadrille « España » n'avait même pas appris à piloter un avion, lui qui ne savait pas conduire une voiture; que le héros de la Résistance avait attendu trois ans sous l'Occupation, dans le plus studieux des confort, avant de prendre langue avec les clandestins. C'est ce que disent les dates et les faits, souvent mesquins. Et que disent les soldats de la 1^{ère} armée de la libération de Strasbourg par la brigade Alsace-Lorraine? Et que se disaient entre eux, mezza voce, les ministres affairistes de la Ve, un sourire amusé aux lèvres, et une bonne fine au creux de la main, lorsqu'ils écoutaient distraitemment divaguer leur Sibylle d'après-dîner? C'est un rôle bien sordide que celui de « grand homme », et notre homme a fait plus que s'y prêter : il a repassé lui-même ses costumes, réglé les éclairages, figolé son personnage une vie durant avec un entêtement de maniaque. Tant pis pour lui : on ne peut pas à la fois exiger d'être pris au tragique et orchestrer les fanfares et fanfaronnades dont on fait les albums pour enfants, les confidences pour Paris-Match et les hommages officiels. Au jeu du qui-perd-gagne, Malraux a trop gagné pour ne pas sortir perdant.

Aujourd'hui que s'estompe cette ferblanterie dévote, ce serait myopie que de s'obstiner à regarder cette vie à la loupe, sous prétexte que l'homme lui-même se regardait vivre mais refusait de se relire. On peut enfin reprendre le fil de l'œuvre, et chaque page qu'on tourne balaie le mauvais temps comme un radar. L'illusionniste — celui qu'on appelait le « visionnaire » — a traversé le siècle en somnambule, mais le radiesthésiste — l'écrivain — a détecté en songe les abîmes où nous trébuchons. André Malraux fut un sage plein de prémonitions qui n'eut qu'une folie : se prendre pour Malraux. Ne soyons pas dupes de sa méprise. Une biographie se fabrique, une œuvre ne s'invente pas. C'est l'œuvre qui authentifie et transfigure la vie, pas l'inverse. Du début à la fin. De 1928, l'année des *Conquérants*, où sont explorées les fatalités de l'action révolutionnaire, en passant par la postface de 1948 au même roman, où est disséquée la mystification du stalinisme, jusqu'à ce dernier entretien de 1975, trop peu connu, où l'insupportable du nihilisme actuel est diagnostiqué en quelques phrases. Relisez-les : on ne sort pas indemne de ces coups de boutoir. Malraux n'a pas toujours été du bon côté. Mais aux croisements de l'âme et du siècle, il est toujours arrivé avec vingt ans d'avance sur les autres. Croyez-en quelqu'un qui n'a jamais cessé de découvrir midi à quatorze heures.

Préface pour le Club français du livre, janvier 1977
Éloges, Gallimard, 1986